

nombreux plans, photographies, schémas, reconstitutions est irréprochable. Les archéologues, historiens économistes et historiens des techniques y trouveront pour longtemps les informations nécessaires à toute étude touchant à la meunerie ancienne, et ce bien au-delà de la région privilégiée du Nord de la Gaule. On comprend que l'ouvrage ait reçu le prix de thèse 2020 de l'École doctorale « Sciences de l'homme et de la Société » de l'Université de Lille Nord de France. Sans conteste un ouvrage magistral.

Georges RAEPSAET

Richard ASHTON et Nathan BADOUD (Éds), *Graecia capta? Rome et les monnayages du monde égéen (II^e-I^{er} s. av. J.-C.)*. Bâle, Schwabe, 2021. 1 vol. relié, 22,6 x 16 cm, 345 p., 199 fig. n/b, 24 fig. coul. (AEGEUM, 1). Prix : 64 CHF. ISBN 978-3-7965-4313-5.

Ce volume rassemble dix contributions présentées lors d'une table ronde organisée en 2016 à l'Université de Fribourg. Après deux introductions donnant un cadre général et exposant la problématique, huit études de cas s'attachent, ainsi que l'écrit Nathan Badoud, à « éclairer l'impact monétaire de la conquête romaine dans les différentes parties de l'espace égéen et au-delà », mais aussi à « faire progresser notre compréhension du fonctionnement de l'économie antique » (p. 12). Andrew Burnett rappelle l'important changement de paradigme que représente le passage de la dénomination *Greek Imperials*, monnaies grecques impériales, à *Roman Provincials*, monnaies romaines provinciales, qui montre à quel point le regard des chercheurs sur ces monnayages a évolué. Il souligne que lorsque l'on étudie la romanisation des monnayages, il convient de considérer le monde romain dans son ensemble, hellénistique mais également celtique, hispanique, etc. La recherche en numismatique a évolué dans l'identification des raisons de frapper monnaie, passant du tout économique au tout militaire. Certes, beaucoup d'émissions monétaires ont servi à financer les guerres, mais lorsqu'on en vient à parler de « préparation » de la guerre pour expliquer d'importantes émissions monétaires en temps de paix, il y a là une exagération manifeste. D'autres raisons de frapper monnaie ont certainement joué : le commerce, les jeux, les distributions, les travaux publics, les paiements internationaux. Et la question doit être posée des modalités du paiement des soldats : en espèces, mais aussi en nature, et en monnaies tant fraîchement frappées qu'anciennes. François de Callataÿ revient sur la thèse de doctorat qu'il consacra au monnayage de Mithridate VI Eupator, roi du Pont, qui mena trois guerres contre les Romains. Depuis 1988, le nombre de cas avérés de monnayages ayant servi à financer ces guerres est passé de 7 à 13. Il s'agit pour la plupart d'émissions pseudo-civiques, frappées dans des cités pour des autorités supérieures. Il ne faut pas aller loin pour chercher le modèle de cette pratique : les Perses, puis Alexandre le Grand, procédèrent de la même façon. Albana Meta montre que les drachmes d'Apollonia et de Dyrrachion furent la monnaie locale utilisée par les Romains pour les dépenses de leurs campagnes militaires depuis leur arrivée en Illyrie en 239 jusqu'au milieu du I^{er} s. av. J.-C. Sophia Kremydi étudie la production monétaire de la Macédoine et de la Thessalie, des Antigonides aux Romains, aux II^e et I^{er} s. av. J.-C. Elle montre que la politique romaine consistant à utiliser des pièces « étrangères », souvent en fournissant eux-mêmes le métal aux émetteurs, a eu des antécédents dans la région. Les émissions d'Histiée ont pu servir de contributions de la cité aux

Antigonides, et certaines imitations rhodiennes circulant en Macédoine et en Thrace ont pu servir à payer les Macédoniens lors de leur guerre contre Antiochos III au début du II^e s. Evgeni Paunov étudie les trésors monétaires trouvés en Thrace et dans les deux Mésies (la Bulgarie actuelle). Ces trésors donnent à voir l'évolution de la circulation monétaire dans ces régions à partir des victoires de Rome sur les Macédoniens, en 168 puis en 146, des monnaies hellénistiques aux imitations locales et aux monnayages « locaux » produits par et pour les Romains, et enfin aux deniers. Andrew Meadows examine les monnayages d'Asie Mineure afin de voir à quel degré le denier romain et ses divisions, le quinaire et le sesterce, ont eu un impact sur les monnayages d'argent locaux. Dans une démonstration métrologique superbe bien qu'un peu aride, il établit la masse théorique du denier républicain en établissant les histogrammes des masses de différentes émissions, puis les masses théoriques des drachmes de différentes cités d'Asie Mineure, afin de voir si leur évolution les rapproche de celle du denier. Le chapitre aurait bénéficié d'une relecture supplémentaire ; le lecteur rectifiera les traces d'une version antérieure : p. 138 note 19 : remplacer Fig. 10 par Fig. 12 ; p. 142 Fig. 16 : remplacer 18-86-90 par 16-86-90 ; p. 155 : remplacer Table 8 and 9 par Fig. 34-35 ; p. 171 note 56 : remplacer Fig. 56 par Fig. 57 ; p. 173 : remplacer Fig. 36 par Fig. 59. On peut se demander si une différence de 0,10 g en moyenne témoigne d'une évolution du standard pondéral ou d'une utilisation particulièrement intensive de la monnaie. La plupart des cas étudiés présentent des évolutions plus sensibles, et la démonstration s'avère finalement totalement convaincante. Fabrice Delrieux étudie les monnaies frappées en Carie aux II^e et I^{er} s. av. J.-C. Après la première guerre mithridatique (88-85 av. J.-C.), la plupart des cités de Carie passent à l'étalon romain, et une drachme équivaut à un denier. Le nombre d'ateliers frappant des émissions en argent baisse à la même époque, passant de 19 entre 188 et 85 à 7 entre 85 et 27 av. J.-C., puis à 4 sous le règne d'Auguste. Une partie des émissions de ces ateliers a servi à financer les guerres de Rome contre Aristonicos et contre Mithridate. Lucia Carbone analyse l'introduction du monnayage romain en Asie entre le legs du royaume attalide en 133 et le I^{er} s. ap. J.-C., sous trois aspects : l'évolution de la circulation monétaire, celle de la métrologie et celle des documents épigraphiques mentionnant la monnaie. Les cistophores royaux et les tétradrachmes civiques font place aux cistophores romains dans la seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C., pendant les guerres civiles qui suivent la mort de César. Les protagonistes du conflit, Brutus, Cassius, Octave et Antoine frappent également des deniers pour solder leurs troupes. À partir du milieu du I^{er} s., le denier prend de plus en plus de place tant dans la circulation, ce dont témoignent les trésors, que dans les inscriptions, où il est le plus souvent mentionné dans des contextes publics et officiels. Parallèlement, la métrologie des dénominations monétaires grecques se rapproche de celle des monnaies romaines. Julie Delaisson établit le catalogue des monnaies frappées en Bithynie depuis le legs de son dernier roi, Nicomède IV, mort durant l'hiver 76-75, jusqu'au règne d'Auguste. Les monnaies royales laissent place à des monnaies proconsulaires, dont la légende comprend les noms des gouverneurs romains, puis provinciales et civiques. Les dénominations romaines sont introduites, et enfin, les portraits d'Auguste et de membres de sa famille prennent place sur les monnaies. Les dix contributions forment un ensemble cohérent qui illustre très bien la romanisation de la production et de la circulation monétaires en Égée, zone à laquelle la série d'ouvrages Aegium, dont ce livre est le premier volume, sera consacrée. Très complet, l'éventail

des méthodes d'analyse mises en œuvre combine l'étude des trésors, de la production monétaire, de la métrologie, des documents épigraphiques et de la littérature antique.

Christian LAUWERS

Pierre COSME, Jean-Christophe COUVENHES, Sylvain JANNIARD, Giusto TRAINA et Michèle VIROL (Éds), *Le récit de guerre comme source d'histoire, de l'Antiquité à nos jours*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 616 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 49 €. ISBN 978-2-84867-869-6.

Cet ouvrage est dirigé par des spécialistes de l'histoire militaire, des antiquisants, mais pas seulement. En effet, Pierre Cosme, Jean-Christophe Couvenhes, Sylvain Janniard et Giusto Traina, tous historiens de l'Antiquité grecque ou romaine, se sont ici associés avec Michèle Virol, professeur des universités en histoire moderne. À l'occasion de plusieurs journées d'études, ils ont réuni des chercheurs de tous horizons pour se consacrer à l'étude du récit de guerre. Ce dernier peut-il prétendre à nous renseigner sur l'histoire des guerres qu'il relate ? Autrement dit, n'est-il voué qu'à raconter, ou peut-il servir de source historique ? Les journées d'études tenues à Rouen, Paris ou encore Poitiers visaient à étudier le récit de guerre (oral, écrit, visuel) et des hommes en guerre, et surtout à en prouver l'intérêt historique. De ce fait, l'ouvrage qui en résulte se veut thématique, transpériode et transdisciplinaire. Comme l'affirme Hervé Drévillon en conclusion, l'ouvrage réussit brillamment à faire « des récits de guerre un objet d'histoire, [...] un phénomène historique » en décortiquant patiemment le sujet. Ce récit est d'abord envisagé comme source et comme genre : est-il véridique ? qualitatif ? Pour y répondre, les chercheurs abordent la guerre et sa description sous plusieurs angles : si elle est racontée dans son entièreté, partiellement, si certaines parties sont modifiées ou non mentionnées, si l'intérêt est davantage porté sur un fait ou un type d'évènement (combat singulier, blessure, tuerie, etc.) ou s'il s'agit d'une chronologie plus large. Il est aussi question de voir par quels biais ce récit de guerre est narré, en somme une typologie du récit : épistolaire, mémoriel, historiographique, etc. Cette analyse fondamentale du récit de guerre est essentielle et les auteurs le démontrent bien ici ; il s'agit d'étudier un genre littéraire avant tout, lié à un certain univers mental, à un contexte précis et surtout à des règles dictées par le genre littéraire du récit en question. Ce dernier est fortement contributaire du contexte et des exigences qui s'y rapportent. En effet, en période de guerre, et ce de tout temps, toute une série de considérations relatives à la narration de ces conflits armés entre en jeu : les questions de propagande, de politique, de mémoire ou simplement la volonté de réinterpréter les faits pour encourager, dissuader, embellir. L'ouvrage insiste donc sur la nécessité de passer outre ces « biais » et de rechercher l'historique derrière le fait. Nous avons affaire à une véritable méthodologie d'un document *a priori* malléable. Une fois cette étude de source établie, Maxime Petitjean, Pascal Butterlin ou encore Séverin Duc interrogent la violence en temps de guerre et y appliquent cette méthodologie. Il est toujours question de déterminer où commence la violence réelle et où s'arrête la violence imaginée, mais aussi de voir si la description de cette violence sert un dessein précis. Par ailleurs, il est important aussi de déterminer pour chaque époque, la « norme » de violence